

JOURNAL DE ROUBAIX

PAIX DE L'ABONNEMENT : Roubaix-Tourcoing, Trois mois, 13 fr. 50. — Six mois, 26 fr. — Un an, 50 francs. — Nord, Pas-de-Calais, Somme, Aisne : Trois mois, 15 francs. — Les Départements et l'Étranger, les frais de poste en sus. — Le prix des abonnements est payable d'avance. Tout abonnement continue jusqu'à réception d'avis contraire.

BUREAUX : A ROUBAIX, RUE NEUVE, 17. — A TOURCOING, RUE DES POUTRAINS, 42
Directeur : ALFRED REBOUX
AGENCE SPÉCIALE A PARIS, Rue Notre-Dame-des-Victoires,

ABONNEMENTS ET ANNONCES : Rue Neuve, 17, à Roubaix. — A Lille, rue du Curé-Saint-Etienne, 9 bis. — A Paris, chez MM. HAVAS, LAFFITE et C^e, place de la Bourse et rue Notre-Dame-des-Victoires, 28. — A Bruxelles, à l'Office de Publicité.

ROUBAIX, LE 12 JANVIER 1890

NOUVELLES DU JOUR

La date des nouvelles élections législatives

Paris, 11 janvier. — On lit dans le *Courrier du Soir* :

« Le gouvernement, revenant à sa première décision, a l'intention de faire procéder, le 9 février prochain, aux nouvelles élections législatives. »

« D'autre part, pour éviter de trop fréquentes élections, le gouvernement s'engage à ne pas convoquer d'élections, sans discussion, la vérification des élections contestées. »

L'Influenza

Paris, 11 janvier. — Les statistiques relevées aujourd'hui attestent une décroissance notable parmi les malades et parmi les décès. Le chiffre des décès dénoterait hier pour les vingt arrondissements de Paris s'élevait à 285. Depuis un mois ce chiffre n'avait pas été aussi faible.

Un crime au Tonkin

Paris, 11 janvier. — Le sous-secrétaire d'Etat aux colonies, a reçu du Tonkin le télégramme suivant :

« Les frères Boque et leurs employés Rose Costa et Laborie ont été assassinés, dans la nuit du 8 janvier, sur leurs plantations de Dong Tréou. »

« Rose a été tuée par un coup de fusil, les autres ont été enlevés par les assassins dont on n'a pas encore retrouvé la trace. »

« Cette agression paraît avoir été combinée par le commandeur de Lamoignon, qui est détenteur d'une forte somme et qui a disparu dans la bagarre. »

« Ce crime est attribué à la vengeance personnelle et à un but politique. »

Un incident à propos des obsèques du préfet de l'Isère

Grenoble, 11 janvier. — Un incident s'est produit à l'occasion des obsèques de M. Isidore, préfet de l'Isère. L'évêque de Grenoble, Mgr Fava, ayant assisté par la lecture du programme des funérailles que les loges maçonniques devaient figurer en corps dans le cortège, a fait défense aux loges de l'église Saint-Joseph, de prendre à la levée du corps à la préfecture et de le conduire à la gare.

Sur les instances de la famille, Mgr Fava a fait savoir qu'il consentait à ce que le clergé fit la levée du corps à la condition que les loges maçonniques ne figureraient pas en corps dans le cortège. La famille accepta, et le clergé de Saint-Joseph reçut l'ordre de se tenir prêt à se rendre à la préfecture.

Lorsqu'à onze heures un quart on prit le corps de Saint-Joseph que les loges maçonniques assistaient aux obsèques avec leurs insignes, le clergé, se conformant aux ordres de son évêque, ne se rendit pas aux obsèques et le char funéraire s'est rendu à la gare sans passer par l'église.

Un grave accident à Lyon

Lyon, 11 janvier. — Un terrible accident s'est produit, ce matin, au dépôt de la Compagnie des tramways à vapeur.

Une locomotive était prête à partir, quand une explosion formidable a eu lieu tout à coup. La locomotive avait éclaté, brisant tout autour d'elle. Un ouvrier du dépôt, et un étudiant en médecine ont été tués sur le coup.

Les funérailles de l'impératrice Augusta à Berlin, 11 janvier, midi 15. — Le cortège vient de se mettre en marche au son des cloches, après la cérémonie qui a eu lieu à la chapelle du Château.

Le pasteur Kopp, premier prédicateur de la cour, a prononcé l'éloge funèbre. Il a rappelé la devise de l'impératrice défunte : « Soyez joyeux dans l'espoir et patients dans l'affliction, et persévérez dans la prière. »

Retraçant la vie de l'impératrice, il a loué ses hautes vertus, sa piété, son dévouement, sa bienfaisance, son profond amour pour son époux et son patriotisme, et a terminé en disant que l'impératrice Augusta s'en allait en paix, exhortant ceux qui survivent à songer au caractère sérieux et à l'honnêteté de son mari, et à tous les bienfaits et des forces de la prière.

La cérémonie a eu lieu d'une façon entièrement conforme au programme déjà connu, par un temps beau et très clair.

Une foule immense pressait derrière les clôtures des différentes écoles et les membres des corporations et des associations d'anciens soldats, qui formaient la haie.

Dans l'avenue des Tilleuls, les maisons étaient ornées de tentures et de drapeaux noirs et les réverbères électriques et les lanternes à gaz étaient recouverts de crépe.

A l'intersection de la route de Charlottenbourg et de l'allée de la Victoire, le cortège s'est dissous et la famille impériale est montée en voiture pour se rendre au mausolée.

La cavalerie de la garde a escorté jusqu'à ce monument le char funéraire.

Deux suicides en Italie

Gênes, 11 janvier. — M. Henri Cavallo Protes, conseiller de Portofino, s'est suicidé en se tirant un coup de revolver au cœur.

A Barri, M. Joseph Capriati, conseiller de la banque de Naples, s'est également tué.

Ces suicides dont il ne faut chercher la cause que dans des embarras financiers, ont produit une vive impression.

Le Tribunal des Conflits

Paris, 11 janvier. — Aujourd'hui, M. Thévenet, garde des sceaux, a présidé le tribunal des conflits.

Dans une courte allocution, M. Thévenet s'est exprimé en ces termes :

« Messieurs, je suis heureux de présider, pour la première fois, le tribunal des conflits, et j'espère que ce ne sera pas la dernière. »

M. Thévenet a ensuite procédé à l'installation de quatre commissaires du gouvernement nommés pendant l'année 1890 et qui sont MM. Valabréque, Loubers, Jagerscheidt et Bertrand.

M. Quentin, sous-chef au contentieux du conseil d'Etat, est maintenu dans ses fonctions de secrétaire.

L'Académie des sciences morales

Paris, 11 janvier. — M. le sénateur Edmond de Pressensac est élu membre de l'Académie des sciences morales et politiques, en remplacement de M. Beauséjour.

La Compagnie de Panama

Paris, 11 janvier. — Le correspondant et envoyé spécial du *National* à Panama a envoyé ce journal des renseignements favorables concernant l'entreprise de la compagnie interocéanique :

« La commission officielle aurait été bien impressionnée : tout le matériel a été trouvé en bon état d'entretien ; la possibilité d'achever le canal paraît indubitable. »

« Le projet Sauterac, avec mer intérieure et deux écluses, a de grandes chances d'être adopté. »

Maladie de l'archiduc Albert

Vienne, 11 janvier. — Depuis hier, le cercle de mauvaises nouvelles au sujet de la santé de l'archiduc Albert.

S. A. I. a été atteinte récemment de l'influenza qui a été suivie d'une bronchite catarrhale.

On a des craintes assez vives au sujet de la maladie, par suite de l'âge de l'archiduc.

Les Allemands en Afrique

Berlin, 11 janvier. — Malgré le bulletin de victoire que le major Wissmann a fait publier dans les journaux, à propos de sa rencontre avec Bana-Heri, à Saadani, le bruit court que les lieutenant de Gravenruth et les autres officiers allemands ont disparu, et qu'ils pourraient bien avoir été faits prisonniers par les indigènes.

M. Eugène Ténat

M. Eugène Ténat, le rédacteur en chef de la *Gironde*, l'ancien député, dont nous avons annoncé

la mort à Bordeaux, était né, en 1833, dans le département des Hautes-Pyrénées.

Il avait fait partie de l'Université et avait professé notamment à Alger.

En 1864, il se rendit à Paris, où il publia deux volumes d'études historiques sur le comté d'Etat : *la Poésie en décembre 1851 et Paris en décembre 1851*. En récompense Ténat devint rédacteur du *Siccle*.

Préfet des Hautes-Pyrénées après la révolution du 4 septembre, Ténat devint ensuite le rédacteur en chef de la *Gironde*. Il fut élu député de Tarbes en 1881, mais s'en alla en 1885.

MALADIE DU ROI D'ESPAGNE

BRUIT DE SA MORT

Le *Courier* publie la dépêche suivante de son correspondant particulier :

« Madrid, 11 janvier, 1 h. 20. — Ici le peuple est convaincu de la mort du roi. »

« On craint des troubles si les troupes sont tenues armées au pied dans les cours des casernes. »

« Toutes les dépêches adressées à l'étranger demandent des détails sur la gravité de la situation et sur l'état d'esprit de la population. »

« Le roi a eu encore ce matin une longue syncope ; on craint pour sa santé. »

« Les chefs du parti républicain doivent se réunir cette après-midi ; la police les surveille et des agents nombreux font planton en l'enceinte du palais présidentiel du conseil, tant sur les arrivées des républicains que sur le départ de la population. »

« Le *Temps* publie la dépêche suivante de son correspondant particulier :

« Madrid, 11 janvier, 10 h. 20. — L'état du roi est plus satisfaisant cette nuit ; aucun symptôme grave ne s'est produit ; il y a un peu de fièvre et point de phénomènes nerveux. »

« Le roi reconnaît ceux qui l'approchent, demande ses jouets, parle de ses sœurs et cousins, et témoigne d'une touchante tendresse pour sa mère. »

« La reine prend peu de nourriture et se souvient avec une pitié de bronner. »

« A deux heures, cette nuit, avec l'autorisation télégraphique du pape, parait le roi, on a été élevée une messe à la chapelle du palais à laquelle toute la famille royale a assisté, sans la reine, qui resta immobile au pied du sanctuaire. »

« Vers cinq heures, comme le roi dormait paisiblement, la famille royale et les dignitaires du palais se retirèrent ; la reine s'occupant sur un divan, près de son fils, que les médecins et ses nourrices veillent. »

« On commence à avoir l'espoir de sauver le roi. »

« Madrid, 11 janvier. — A Madrid et en province, il y a de nombreuses manifestations royalistes. 20,000 personnes ont signé hier sur les listes du palais. »

« Le corps diplomatique est allé hier au palais plusieurs fois dans la journée. »

« La reine a reçu des télégrammes affectueux des empereurs d'Autriche, de Russie et d'Allemagne, des rois d'Italie, de Belgique, du pape, du président Carnot, de la reine Victoria et du prince de Galles. »

« Madrid, 11 janvier. — Le bulletin médical publié au palais à 4 heures de l'après-midi, est ainsi conçu :

« L'état du roi continue à être calme, avec tendance à l'assoupissement, les symptômes de prostration s'accroissent, la fièvre a disparu, mais la faiblesse persiste. »

« Paris, 11 janvier. — L'archiduc et l'archiduchesse Reiner, qui ont quitté Paris, ont dû passer quelques heures, venant de Madrid et se rendant à Vienne. »

« Interrogé sur la santé du roi d'Espagne, l'archiduc a déclaré qu'il a été très surpris en arrivant en France, et en lisant les journaux français qui donnaient sur son état, des nouvelles exagérées de la santé du roi. »

« Il a ajouté que, si l'état d'Alphonse XIII était désespéré, ni l'archiduchesse, ni lui, n'auraient quitté Madrid et qu'ils seraient allés auprès de la reine. »

« Paris, 11 janvier. — A l'ambassade d'Espagne, on communique une dépêche disant que le roi va un peu mieux. Le registre déposé chez le concierge de l'ambassade est couvert de signatures. »

« Parmi les personnes qui sont venues aujourd'hui prendre des nouvelles du jeune roi, on remarque : le comte de Münster, ambassadeur d'Allemagne ; le comte Hoyos, ambassadeur d'Autriche ; le général Menabrea, ambassadeur d'Italie ; le baron Beyens, ministre de Belgique, etc. »

« Perpignan, 11 janvier. — Des messages très sévères sont parvenus sur la frontière des Pyrénées orientales, par les autorités militaires espagnoles, pour empêcher l'entrée en Espagne des républicains exilés. »

« Une surveillance très active est exercée à Portbon, Figarières, Ruy-Cerdà, Lajouquera, et sur tous les points par où les révolutionnaires pourraient pénétrer. »

« Des batailles sont organisées sur les montagnes frontalières. »

« Madrid, 21 janvier, 7 heures soir. — Le dernier bulletin officiel dit que le Roi continue à avoir des alternatives d'excitation et d'abattement. La foule stationne devant le Palais. »

« Madrid, 11 janvier, 8 h. soir. — Les inquiétudes renaissent plus vives que jamais. Alphonse XIII est, en réalité, atteint d'une méningite tuberculeuse. »

« Peut-être vivra-t-il encore quelques heures, quel que jours même, mais il paraît absolument condamné. »

« Paris, 11 janvier, 2 h. matin. — A l'ambassade d'Espagne, on ne conserve plus d'espoir, et on communique une dépêche disant que les symptômes sont très alarmants. »

LE CONSEIL DES MINISTRES

Paris, 11 janvier. — Voici le compte-rendu officiel de la séance du conseil des ministres tenue ce soir à 8 heures, au ministère de l'Intérieur.

« MM. Bouvier et Fallières n'y assistaient pas. M. de Freycinet a fait signer un projet de loi tendant à modifier la loi du 30 mai 1889 sur le service de l'état-major. »

« La plus grande partie de la séance du conseil a été consacrée à l'examen des projets qui devront être déposés à la rentrée des Chambres. »

« Il a été décidé unanimement que le gouvernement s'occuperait tout d'abord de la mise à l'ordre du jour, des projets de loi déposés, et ensuite des propositions concernant les cultes vivants et les ouvriers. »

« Le Conseil a discuté et s'est mis d'accord, en principe, sur le projet portant dégrèvement du principal de l'impôt foncier. »

« Le texte de ce projet sera arrêté dès le retour de M. Bouvier. »

« Paris, 11 janvier. — Comme nous le faisons prévoir hier, la réunion du conseil n'a pas amené la solution des difficultés ministérielles. La séance a été particulièrement longue, et si nous en croyons certaines indiscrétions, la discussion a été des plus vives. »

« Il paraît certain que le cabinet, dans l'impossibilité de se mettre d'accord sur un programme de politique intérieure et extérieure, a renoncé à faire une déclaration ministérielle à la rentrée du parlement. »

Si les boulangistes invalidés sont battus, le gouvernement arrivera, dans le conseil de mardi, une attitude frondeuse vis-à-vis de la Chambre.

Si, au contraire, ils ont un succès ou même un demi-succès, c'est la soumission qui prévaudra.

C'est donc mardi qu'aura lieu le grand conseil, et, cette fois, tous les ministres y assisteront.

LE RECIT DU DOCTEUR

On se rapprocha, on se resserra, on se groupa et chacun, la bouche pleine et les yeux émerveillés, prêta l'oreille.

Quant au docteur, un morceau de galette à la main et quelquefois le bord de son verre aux lèvres, il commença :

« Il y a déjà longtemps de cela, Marguerite Bourget habitait la petite maison que vous connaissez et qui est située près de la ferme des Saules, à trois pas d'ici. Marguerite était bien la plus jolie personne qu'on ait vue à dix lieues à la ronde. Svelte, élancée, blanche comme une demoiselle de la ville et avec cela fraîche et forte comme une vraie fille de campagne, elle faisait l'admiration de tous les garçons du pays. Mais si on l'admirait, on l'aimait encore davantage, car si elle était belle elle était meilleure encore. »

« Le malheur cependant ne l'avait pas épargnée, la pauvre petite, on eût dit au contraire qu'il se fût acharné contre elle. Toute enfant, elle avait perdu sa mère, une digne femme, et à dix-sept ans, elle entra dans son père, l'homme le plus estimé de la contrée. »

« Qu'allait-elle devenir ? On crut qu'elle allait accepter les secours de la commune. Chacun de nous s'efforça pour lui être utile. »

« Nous venrions plus tard, répliquait-elle, si je n'arrive pas, mais j'ai bon espoir et Dieu pas plus que les hommes ne m'abandonnera. »

« Mais qu'alliez-vous faire ? »

« Travailler. »

« Quelques-uns lui conseillaient d'aller à Paris. »

« Vous êtes jeune, jolie, intelligente, lui disait-on, à Paris vous trouverez facilement à vous placer et à gagner honorablement votre vie. Qui sait, la bonne fortune peut vous favoriser et vous ferez un bon mariage. »

« Marguerite répondait à ces conseils perdus par un sourire indulgent. »

« Non, disait-elle, en fait de mariage, je n'aspire qu'à ceux que ma position me permet d'espérer. Quant à Paris, je ne vois pas trop ce que je pourrais y faire. Travailler chez les autres, y être malheureuse, à quoi bon ? quand il me reste des bons amis qui m'aiment et sont prêts à me tendre la main. Non, non, je veux vivre et mourir au village. Je n'ambitionne pas la richesse mais le bonheur, et je serais bien folle de le fuir quand je l'ai si près de moi. »

« Marguerite ne disait pas tout encore. Elle avait aussi une grand-mère très vieille et sans ressources à sa charge et ce n'était pas sans effort qu'elle pensait au sort de la pauvre infirme, si elle venait à s'éloigner. »

« Elle aurait beau gagner plus d'argent et en envoyer, qui la soignerait et veillerait sur elle. »

« L'enfant se mit donc résolument au travail et ne quitta pas le pays qui, à vrai dire, ne lui offrait pas de grandes ressources, mais permettait à sa vie la sécurité, la satisfaction, et la paix de l'âme. »

« Il y avait six mois qu'elle vivait ainsi, travaillant le jour dans les maisons les plus à l'aise du pays et revenant le soir près de sa grand-mère, quand arriva l'incident qui détermina son avenir. »

« C'était comme cette nuit qui va tout à l'heure commencer, la nuit de Noël. Marguerite avait refusé toute participation aux fêtes de famille qui se célébraient à tous les foyers. Elle avait un travail pressé à rendre, sa grand-mère était malade et avait besoin d'elle. Elle était en grand deuil et il ne lui était ni permis ni possible de se réjouir. Elle travaillait donc seule à la hauteur de la lampe, pendant qu'on riait et qu'on trinquait dans le pays. Au dehors, il y avait un temps comme aujourd'hui, il faisait un vent de tous les diables et il tombait de la neige depuis le matin. »

« Tout à coup Marguerite entendit comme un soupir étouffé et comme la chute d'un corps se heurtant contre sa porte. »

« Elle prêta l'oreille. »

« Ce fut tout. »

« Elle se leva alors, non sans quelque inquiétude, et entrebâilla sa porte. »

« Un homme était étendu à terre sans mouvement. »

« Mue par un sentiment de pitié qui fut plus fort que l'effroi qu'elle ressentit, elle s'approcha. »

« C'était un jeune homme. Vingt-cinq à vingt-six ans au plus. Le costume qu'il portait tenait à la fois du civil et du militaire. Un pantalon à la hussarde, des bottes à l'écyère, une large houppelante et un képi. Mais tout cela se déchaussait par lambeau et était surtout souillé par la boue. »

« Marguerite, toute tremblante, prit sa lampe et en projeta la réverbération sur le visage de l'étranger. »

« Elle vit alors une figure douce, sympathique et profondément altérée par la souffrance et la fatigue. Il était visible que ce malheureux était tombé d'épuisement. »

« Il était harassé par le froid. Le besoin et le froid paralysaient le peu de forces qui lui restaient. »

« Éclairée par l'admirable instinct de

la femme qui d'un regard sait deviner où la plaie saigne, Marguerite comprit aussitôt de quel triste drame l'homme qu'elle avait sous les yeux était le héros. »

« Elle était seule. Sa grand-mère reposait et n'était pu lui être d'aucun secours. Autour d'elle, dans le village, toutes les maisons étaient closes. Elle n'alla frapper aucune porte et résolut de soigner elle-même le malheureux. »

« Ne pouvant le transporter, elle jeta sur lui force vêtements et couvertures et lui introduisit dans la bouche quelques gouttes d'excellent vin qu'elle avait en réserve pour la pauvre vieille femme dont elle prolongeait la vie. Un quart d'heure après, l'inconnu avait lui-même la force de se traîner jusqu'à son foyer. »

« Alors la porte était refermée, le feu allumé, un matelas était disposé devant l'âtre, un cordial était préparé, toute la nuit se passa en soins dévoués, et au petit jour le malade était sauvé. »

« Il raconta alors sa vie. Elle était simple et douloureuse. Il se nommait Wan Elldorf. Il était de Vilna et l'un des fils du général de ce nom qui s'était fait tuer pour son pays dans les dernières affaires de la Pologne. Lui-même il avait combattu pour la grande cause. Il avait vu son père tomber frappé d'une balle et ses quatre frères perdus par la corde du bourreau. Seul, et après avoir été blessé et prisonnier, il était parvenu à s'échapper. Alors, sans ressources et malade, il avait traversé l'Allemagne et gagné la France. Vaincu par la fatigue, affaibli sous le poids du besoin, il s'était évanoui dans sa route et le hasard avait voulu que ce fut devant la porte qui s'était ouverte pour lui donner l'hospitalité. »

« Le malheureux fit une maladie. Marguerite n'abandonna son chevet que lorsqu'il fut hors de danger. »

« Trois mois après seulement il put partir, bien faible encore, mais la nécessité le forçait, assurait-il, de rejoindre quelques membres de sa famille qui s'étaient réfugiés en Bohême. La vérité est que le malheureux était honteux des bienfaits dont on l'accablait et de son impuissance de les payer autrement que par des paroles. »

« Il devait tout à Marguerite, car sans elle il savait bien qu'il serait mort dix fois et il ne pouvait rien pour elle qui était pauvre et besogneuse. Lui, il n'avait rien. L'immense fortune de ses pères, écarté au quatre vents de la révolution, Mouravieff et en dernier lieu le général de Berg, avaient confisqué tous les biens de sa famille. »

« Il voulait partir. Il s'éloigna couvert de larmes les mains de sa bienfaitrice, l'aimant comme un fou, ivre de reconnaissance et imposant silence à son cœur. »

« Il conta depuis qu'en route, pris par la faim, il lutta une journée avant d'oser regarder dans le petit paquet que Marguerite avait malgré lui fourré au milieu de ses hardes. »

« Deux jours après, il mangeait le seul morceau de pain qui lui restait pour toute provision et il trouvait un louis dans la dernière bouchée. Ce louis, combien représentait-il de journées de travail pour l'ouvrier... et de nuits surtout !... »

« Mais le malheureux n'avait pas un sou sur lui, et à peine començaient les s'embarquer pour un voyage de plusieurs semaines. Pouvait-elle ne pas faire ce sacrifice ? »

« Wan Elldorf pleura en trouvant ce louis et il le pleura en l'abandonnant. »

« Et il continua sa route qui s'éloignait de celle qu'il aimait et dont il eût tant voulu se rapprocher. »

« Trois ans s'écoulèrent durant lesquels on n'entendit plus parler du jeune Polonais. On n'y songeait plus dans le pays, seule Marguerite y pensait quelquefois, mais elle n'en parlait à âme qui vive. »

« Elle aimait... et son affection était un secret pour tout le monde, pour lui-même. Elle sentait bien qu'une partie de sa vie était suspendue de côté. Que voulez-vous ? Son père et sa mère étaient morts, sa grand-mère qu'elle avait soignée jusqu'au dernier jour avec un dévouement sans borne, n'était même plus. Elle n'avait ni frère, ni sœur, ni proche parent. Ce pauvre soldat qu'elle avait racheté à la mort était devenu tout pour elle. C'était comme un frère qu'elle eût retrouvé sur une terre d'exil. »

« Mais où était-il ? Mort peut-être sous le fouet du bourreau ou traînant le boulet dans les neiges de la Sibirie. Elle n'osait y songer. »

« C'était le sonci de sa vie triste et isolée et elle n'en disait mot jamais. C'était son secret, ai-je dit, c'était aussi sa pudeur. »

« Elle dépréciait, la belle Marguerite. Elle était pâle et étiolée la pauvre petite et, refusant tous les partis qui s'offraient, disait : mon lot est de rester fille. »

« Les malins hochaient la tête et disaient : On en meurt. »

« Elle n'en mourut pas. Il y a de cela quatre ans, à pareil soir, à la messe de minuit. Un jeune homme accompagné d'un autre jeune homme, apparut dans notre petite église. Il fit peu de bruit et s'effaça durant le temps de l'office derrière un pilier. »

« Il regardait et priait. Il était pâle et triste, mais il avait comme un sourire qui éclairait sa noble et intelligente physionomie. »

« Quand on sortit de l'église et que les cloches sonnèrent, il n'était plus derrière le pilier et avait disparu. »

« Cette nuit-là, toutes les jeunes filles

du pays étaient invitées au château par le nouveau propriétaire, que personne ne connaissait et qu'on savait déjà bon et charitable. En son nom, depuis le commencement de l'hiver, on distribuait de nombreux dons et des legs considérables. Aussi était-ce notre vénérable curé en personne et ce bon M. Vincent, notre excellent maire, qui avaient fait les invitations, en recommandant bien à la jeunesse du pays de ne pas manquer au réveillon. »

« Personne n'en avait l'envie. »

« Marguerite seule avait refusé, mais on s'y était si bien pris qu'on l'y avait entraînée malgré elle. »

« Il fallait qu'elle y fût. Au milieu de la nuit, quand tout le monde était à table près d'un grand feu qui éclairait toute la salle, un jeune homme entra, et le curé se levant s'écria :

« Voilà notre hôte et le bienfaiteur du pays. »

« Alors Marguerite qui était restée triste au milieu de la joie